

# Benjamin May, martyr en Espagne

1870-1909

Voulez-vous permettre à un Bagnard, dont la famille a été transplantée au Pays de Vaud, de profiter de l'heureuse circonstance qui nous réunit à Bagnes<sup>1</sup>, pour apporter une brève communication ayant trait à notre histoire locale ? A notre histoire contemporaine, dois-je encore ajouter, car l'événement en cause date d'un demi-siècle à peine.

Ce n'est pas une étude biographique que je vous apporte, d'ailleurs, mais une simple information qui est, en même temps, pour moi, une évocation et un pieux souvenir. Je voudrais seulement vous donner connaissance d'un document qui fournit des précisions inédites sur la fin dramatique d'un de nos concitoyens, un religieux de la vallée de Bagnes, tombé sous les balles des émeutiers de Barcelone, en 1909.

Il s'agit de mon oncle Benjamin May, de la Monteau, en religion Frère Lycarion, de la Société des Petits Frères de Marie. Je dois dire, entre parenthèses, que son nom est orthographié *May*, comme l'a été celui de mon père, d'ailleurs, alors que l'état-civil m'a gratifié de papiers au nom de *Mex*<sup>2</sup>.

Mais revenons à mon oncle. Né en 1870 à la Monteau, le hameau sis aux portes de Champsec et dédié à sainte Anne, mon oncle Benjamin — qui était effectivement le benjamin de quatre fils — suivit la « Grande Ecole » du Châble, puis fit son noviciat à Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans la Drôme. Sa carrière dans l'enseignement s'est déroulée essentiellement en Espagne, où il fut successivement professeur et directeur des Instituts de sa Congrégation à Arceniega (province de Alava) et à Pueblo Nuevo, à Barcelone. C'est dans ce dernier lieu qu'il devait tomber en martyr de l'enseignement chrétien. Pendant tout ce temps, mon oncle était resté en relations épistolaires avec mes parents et il s'intéressait beaucoup, autant que je m'en souviens et qu'en témoignait sa correspondance, au rejeton mâle de la famille, que j'incarnais à ses yeux, et sur lequel il fondait certains espoirs qui, hélas ! ne se sont point réalisés...

---

<sup>1</sup> Communication présentée à la 55<sup>e</sup> Assemblée de la Société d'Histoire, tenue au Châble (Bagnes), le 14 octobre 1951.

<sup>2</sup> Sur la famille May, voir *Armorial valaisan*, 1946, p. 166. Les armoiries (parti d'azur à une colombe d'argent sur trois coupeaux de sinople, surmontée de deux étoiles d'or, et d'argent à trois roses de gueules posées en pal) figurent depuis quelques années parmi les blasons des familles de Bagnes peints à l'Ossuaire du Châble.

Venu aux environs de 1900 passer quelques jours auprès de sa mère, à Bagnes, il s'était arrêté à Yvorne, où demeuraient mes parents, et j'eus ainsi l'occasion de le connaître personnellement. J'avais alors une douzaine d'années. Je garde de lui l'image attachante d'un homme dans la trentaine, de taille un peu au-dessous de la moyenne, aux cheveux châains, aux yeux bleus aux reflets malicieux, et dont la conversation avait un ton plaisant. On sentait, à l'entendre, qu'il était un de ces maîtres qui ont la « vocation » et dont l'érudition n'est jamais prétexte à d'arides dissertations. Ah ! s'il n'avait tenu qu'à moi, je l'aurais volontiers suivi au pays du Cid, tant il avait fait impression sur le petit collégien que j'étais.

Mais excusez ce préambule et veuillez prêter attention à la relation suivante de la tragédie de Barcelone, qui a été adressée à l'une de mes tantes à Bagnes, par Frère Félicité, à l'époque un des compagnons de Frère Lycarion.

*Relation de Frère Félicité (Louis Besse)  
adressée à sa tante Angéline May à la Monteau (Bagnes),  
datée de Grugliasco, le 13 janvier 1935<sup>3</sup>*

1909. *L'émeute de Barcelone.* Tout était calme à Barcelone lorsque, au matin du lundi 26 juillet, on vit des groupes de gens aux allures mystérieuses, inconnus pour la plupart, parcourir les rues, surtout dans les centres manufacturiers, pénétrer dans les usines et inviter les ouvriers à cesser le travail, en vue, disaient-ils, d'une protestation pacifique contre la guerre du Maroc et l'envoi de réservistes à Melilla.

A midi, la grève était déjà presque générale ; le soir, les tramways avaient cessé de circuler ; des rencontres avaient lieu dans les rues entre la police et les grévistes et la situation commençait à paraître si grave que le préfet, appelé gouverneur civil, donna sa démission et remit l'autorité entre les mains du général commandant militaire de la place. L'état de siège était proclamé.

Le lendemain, tandis que des bandes d'émeutiers parcouraient les environs de la ville pour couper les fils télégraphiques, détruire les voies et faire sauter les ponts des chemins de fer, d'autres, à l'intérieur de la ville, commençaient à faire l'assaut des couvents, des églises, et à les incendier. Bientôt, toutes les communications furent interrompues, et, pendant plusieurs jours, la ville, dont la garnison était insuffisante pour maintenir les rebelles, fut en proie aux fureurs de ces forcenés qui s'y livrèrent à des excès dignes des cannibales. Plus de 50 couvents ou églises furent pillés, saccagés, réduits en cendres ; d'autres ne durent leur salut qu'à l'héroïque résistance opposée par des personnes dévouées. Bon nombre de religieux et religieuses furent massacrés ou traqués dans leur fuite, pendant laquelle ils eurent à souffrir toutes sortes de sévices.

---

<sup>3</sup> Original en ma possession.

Dès qu'elle le put, la force publique se décida à une répression énergique et parvint en peu de temps à rétablir l'ordre ; mais que de mal, hélas ! se trouvait déjà fait !

Un des premiers établissements religieux sur lesquels s'exerça la fureur des insurgés fut le Patronage St-Joseph, dirigé par les Frères Maristes à Pueblo Nuevo et où étaient élevés gratuitement plus de 200 enfants d'ouvriers. Vers les 9 heures du matin, une troupe nombreuse d'émeutiers se massa en vociférant devant l'établissement. Les Frères effrayés avaient déjà changé d'habits pour fuir lorsqu'un de la bande monta dans leurs appartements et leur dit : « Pourquoi avoir peur ? Nous sommes les amis des Frères. Reprenez votre habit religieux et suivez-moi ; non seulement nous ne voulons pas vous faire du mal, mais nous voulons vous mettre en sûreté. »

Les Frères n'avaient jamais eu que d'excellents rapports avec leurs élèves et leurs familles, qui étaient des familles d'ouvriers. Ils avaient une entière confiance en cette population, à laquelle, depuis trois ans, ils s'étaient dévoués corps et âme. C'est pourquoi ils n'eurent pas de peine à se laisser persuader et ils suivirent sans arrière-pensée celui qui s'offrait ainsi à les sauver. Quelle ne fut pas leur stupeur lorsque, arrivés à la porte d'entrée, ils virent le traître s'avancer et s'écrier en se tirant à l'écart : « Les voilà tous, tirez ! »

Une décharge retentit... et le directeur, Frère Lycarion, tomba pour ne plus se relever. Il était percé de plusieurs balles. Heureusement, les autres n'étaient pas atteints, du moins pas gravement, et avec l'aide de la police et des membres de la Croix Rouge, ils réussirent à se sauver. La maison fut entièrement brûlée.

Frère Lycarion, profès des vœux perpétuels. — Originaire de Bagnes, dans le canton du Valais, il s'appelait dans le monde François-Benjamin May. Pour suivre l'attrait de la grâce qui, depuis longtemps déjà, l'attirait vers la vie religieuse, il entra au noviciat de Saint-Paul-Trois-Châteaux, en 1888, âgé de 18 ans, et dès l'année suivante, il fut envoyé en Espagne pour se préparer au professorat. Après avoir exercé cette charge de professeur pendant trois ans dans les écoles de Gérôme et de Torello, il dirigea pendant six ans, à la satisfaction de tous, l'école d'Arceniaga, qu'il avait fondée ; il se trouvait ensuite depuis trois ans à Pueblo Nuevo, école qu'il avait fondée aussi et dont il était le directeur, lorsqu'il tomba, le 27 juillet 1909, victime de la fureur des révolutionnaires, dans les circonstances que nous avons racontées plus haut.

Sa mort, dit un journal de Barcelone, a produit ici la plus douloureuse impression, car il était très aimé de ses élèves et de leurs parents. Non seulement il dirigeait avec un dévouement inlassable les écoles gratuites du jour et du soir du Patronage ouvrier de St-Joseph, pour les fils des ouvriers associés (au nombre de plus de 200), mais depuis l'automne 1908, sur les instances de plusieurs familles, il avait ouvert deux nouvelles classes pour les fils d'ouvriers qui ne faisaient pas partie du Patronage ; le nombre des élèves de ces deux classes allait chaque jour en augmentant. Confiant dans l'affection de ses élèves et de leurs familles, il n'avait aucune crainte, car il ne s'était dépensé que pour leur faire du bien. Ceux qui l'ont assassiné

*ne le connaissaient pas ; ils ne virent en lui qu'un religieux digne de leur fureur satanique. Il est tombé martyr de la religion et de l'enseignement chrétien.*

*Grugliasco, 13 janvier 1935.*

*Frère Félicité*

*Votre neveu Louis Besse*

Il convient de citer encore à ce propos les vers écrits à Bagnes après la mort de mon oncle, et appris par cœur par sa nièce Julie Troillet-Mex, au Châble, alors âgée de neuf ans, qui a pu me les rappeler aujourd'hui.

*Fleur d'environ quinze printemps,  
Fleur d'innocence et de jeunesse,  
La voix de Dieu, depuis longtemps,  
Doucement l'appelle et le presse.*

*Tous les matins, de la Monteau  
Jusqu'au Châble, à la Grande Ecole,  
A peu près comme les oiseaux,  
Tous les matins, il court, il vole !*

*Il étudie avec ardeur,  
Il orne son intelligence ;  
Il prépare son jeune cœur  
A se dévouer pour l'enfance.*

*Puis, aux siens, il fait ses adieux  
Et se dirige où Dieu l'appelle.  
Il part content, il part joyeux  
En respirant le feu du zèle.*

*Bientôt, le novice fervent  
Sera le Frère de Marie  
Et pour elle, tout dévouement,  
Il lui consacrera sa vie.*

*Père au milieu de ses enfants,  
Il portera jusqu'en Espagne  
Les traces des enseignements  
Autrefois recueillis à Bagnes.*

*Satan est sorti de l'enfer  
Et la tempête est déchaînée ;  
Partout le feu, partout le fer  
Dans Barcelone forcenée.*

*Jusque dans le sein des tombeaux  
L'impiété plonge sa rage  
Et les lieux du dernier repos  
Deviennent des champs de carnage.*

*La lâcheté, la trahison  
Sèment la terreur dans la place  
Et les rebuts de la prison  
Triplent la vile populace.*

*Tes yeux s'éteignent vers les cieux  
En bénissant encor l'Espagne  
Et, sur ta lèvre, un mot pieux  
Semble toujours prier pour Bagnes.*

*Honneur au martyr valaisan,  
Honneur au héros en soutane,  
Honneur à qui verse son sang  
Quand c'est Satan qui le condamne !*

*Ton nom aura son lendemain  
Et l'avenir comme l'histoire  
Sur le nom de May Benjamin  
Chanteront l'hymne de la gloire !*

C'est par ce petit poème, sans doute plus pieux que littéraire, que je termine cette relation de la mort héroïque d'un enfant de Bagnes.